

POPculture



Christophe Conte
**UNE HISTOIRE
D'ÉTIENNE
DAHO**

Flammarion

Une histoire d'Étienne Daho

DU MÊME AUTEUR

Nino Ferrer, du noir au sud (avec Joseph Ghosn), Éditions
n° 1, 2005

Christophe Conte

Une histoire d'Étienne Daho

Flammarion

POP culture

Collection dirigée par Laurent Chollet

© Flammarion, 2008
ISBN : 978-2-0812-0670-0

PRÉLUDE

Teenage idol

L'œil un peu trop clair, la lèvre inférieure presque aussi charnue qu'une tétine de nouveau-né, la peau d'un rose tout droit sorti d'une publicité Kellogg's cornflakes. Dans ce regard mentholé, quelque chose d'inoffensif, sans trouble apparent, cette impeccable maîtrise de celui qui cache bien son jeu derrière la palissade d'un gentil garçon de l'Amérique prospère des années 50. Bon fils, bon soldat, bon mari et bon père. Chanteur du dimanche. Sur les pochettes de ses disques, siglées des labels London ou Imperial Records, toujours le même demi-sourire de crèche, semblable à celui des anges de Lorenzo Lotto, que chevauchent ces joues bien remplies et comme pommadées par l'abusives gentillesse d'une mère qui ne se tient jamais très loin du photographe. Des hectolitres de brillantine pour discipliner ces cheveux qui ont tendance à faire des crans. Une implantation capillaire parfaitement carrée en héritage paternel, qui ôte d'emblée à son visage toute velléité de sauvagerie. Il ressemble un peu au Sinatra des débuts, celui qui usait deux paires de semelles par mois en traversant à pied le pont qui enjambe l'Hudson River et sépare le New Jersey de Manhattan, la civilisation du labeur de celle du loisir.

Une histoire d'Étienne Daho

Sauf que lui n'a rien usé, sinon de ses relations, pour devenir une vedette. Ses parents, Ozzie et Harriet, comédiens de sitcom, lui ont offert la gloire à 15 ans, et un rôle en or aux côtés de Rock Hudson, en 1952, dans le film inspiré de leur show télé, *Here Come the Nelsons*.

Rick Nelson devient une star du rock sur un simple défi amoureux, à cause d'un vilain petit orgueil rouge vif dans lequel une fille un peu plus revêche que les autres s'était amusée à enfoncer la sale épingle du « *t'es pas cap* ». La garce en question ne jurait que par Elvis, un vrai rock'n'roller, lui, pas un demi-sel à la Ricky. Alors Nelson, pour lui prouver le contraire, enregistra un single, *I'm Walking*, puis d'autres et encore d'autres, et au cours de l'été 1958 il décrocha son premier N° 1 avec *Poor Little Fool*. Un morceau écrit spécialement à son attention par la fiancée d'Eddie Cochran, Sharon Sheeley, qui mêlait subtilement country et doo-wop sur une intrépide petite rythmique ressemblant au trot d'un jeune cheval. Rick Nelson, on en parlait maintenant comme d'un concurrent sérieux pour Elvis. La fille, qui avait sans doute décampé dans l'intervalle, ne devait pas en croire ses yeux.

Les très jeunes en pinçaient pour Ricky. Les retraitées également. Même les mâles, d'ordinaire méfiants à l'égard de ces détrousseurs de vertus, lui auraient accordé sans problème un tour de Chevrolet avec leur fille. Si un Presley avait rôdé dans les environs, en revanche, ils auraient bouclé les cadenas et sorti les fusils. Toute la différence est là, et Rick Nelson ne sera jamais Elvis Presley. Trop féminin, trop velouté, incarnant trop cette Amérique filmée au-dessus de la ceinture. La pop music, fille du rock'n'roll raffinée aux essences romantiques, tient sans doute en ce mélodique Nelson l'un de ses

Prélude

pionniers, avec Cochran et bien évidemment Roy Orbison. Ceux qui préfèrent aux matamores et aux triomphants les seconds couteaux et les beaux outsiders voient souvent en lui un parrain idéal pour leurs causes perdues. En 1986, Étienne Daho reprend *Sweeter than You* de Ricky Nelson sur la face B du maxi d'*Épaule tattoo*. Les reprises, chez lui, ne sont jamais des gestes innocents.

La chanson la plus célèbre de Rick Nelson est sans conteste *Teenage Idol*, adaptée en français par Johnny Hallyday sous le titre *L'Idole des jeunes*.

Mais c'est définitivement une autre histoire.

INTRODUCTION

Il ne dira pas

Sans doute faut-il faire preuve d'une légère inconscience pour écrire un livre sur quelqu'un qui a baptisé son premier album *Mythomane* et intitulé la première chanson de ce premier album *Il ne dira pas*. Étienne lui-même, au cours d'un rendez-vous chez lui pour évoquer ce projet de biographie, me fit remarquer ce double verrou qu'il avait pris soin de disposer à l'entrée de sa carrière de chanteur. De cette ironie courtoise qu'il manie avec un certain délice, il tenait ainsi à me prévenir de quel foutu labyrinthe je m'apprêtais à franchir le seuil. Je crois d'ailleurs qu'il cherchait à m'en dissuader. Un de ses amis proches, auquel j'envoyai à peu près à la même époque un mail pour l'avertir de mon projet, me répondit d'une seule phrase sibylline mais ô combien parlante : « Étienne est un mystère. » Un mystère, une énigme, le genre de mots qui reviendront souvent dans les conversations avec ses amis, ses collaborateurs et musiciens d'hier ou d'aujourd'hui, que je rencontrerais par la suite, chacun éprouvant ce sentiment d'en posséder une ou plusieurs clés mais rarement tout le trousseau. Pourtant, vu de l'extérieur, pour le grand public qui a assuré son triomphe depuis le milieu des

Une histoire d'Étienne Daho

années 80, Étienne Daho possède ce profil sans ombre d'un chanteur français comme il en existe tant d'autres. Il est juste un peu plus timide lorsqu'il passe à la télévision, ne fait jamais la pige aux côtés des Enfoirés, ne la ramène pas vraiment sur le Proche-Orient, les charges fiscales étouffantes, la tactique du PSG, ce qui suffit toutefois à le faire passer aux yeux de certains pour un dangereux excentrique. Même les journaux people, capables de mener des filatures dignes du FBI pour un recalé en première semaine de la Star Academy, lui fichent une paix royale. De la discrétion à la transparence, de la gentillesse à la fadeur, il y a ce pas que ceux qui vivent et commercent de la vanité et des excès des autres franchissent, le concernant, avec une belle et sottise imprudence. À l'origine de cette biographie, il y avait ainsi cette envie de distordre l'image publique d'Étienne Daho ou en tout cas de la rendre plus fidèle à la vision mieux affûtée qu'en ont ceux qui connaissent en détail son travail, et bien évidemment ceux qui ont appartenu au fil du temps à sa sphère artistique ou privée. Aller à rebours des clichés simplificateurs – « Dandy des années 80 », « chanteur post-yé-yé », « personnage lisse et chic » – sans chercher pourtant à tout prix le contre-courant, tel était le délicat jeu d'équilibre qui se présentait à moi au départ de ce portrait grand format. La recherche de la justesse en serait donc le moteur. Dépeindre Étienne Daho en Ozzy Osbourne, décapitant des chauves-souris à pleines dents, n'aurait été de toute façon pas très crédible. Lui consacrer, comme c'est trop souvent le cas, des teintes d'aquarelle avec délayages à l'eau tiède rendrait tout autant le tableau peu conforme à la réalité. J'avais acquis toutefois la conviction, avant même d'écrire la première ligne de ce livre, que la tâche m'en serait grandement facilitée par Étienne lui-même. C'était à l'automne 2006, il venait de faire chavirer une nouvelle

Introduction

fois l'Olympia le temps d'une soirée en interprétant dans son intégralité l'album *Pop Satori*, sorti exactement vingt ans plus tôt. À travers cet anniversaire, dignement fêté et arrosé jusqu'à pas d'heure à son domicile avec quelques amis, j'avais comme le sentiment qu'Étienne enterrait ce soir-là une bonne fois pour toutes sa vie de garçon, celle du Daho de 86, tant le chantier qui l'attendait dès le lendemain appartenait définitivement à une autre ère. Il venait de changer de label, quittant Virgin auquel il était resté fidèle pendant vingt-quatre ans pour rejoindre Capitol – les deux appartenant toutefois à la même maison, EMI – et le disque dont il entamait l'écriture était à l'évidence l'un des plus importants de sa vie. Le plus personnel également. J'écoutais ainsi, dans une version démo déjà bouleversante, la chanson *Boulevard des Capucines*, où Étienne fait parler son père dans un récit épistolaire qui évoque un soir de 1986 où Étienne Daho senior – le père et le fils portant le même nom – débarqua à l'Olympia à l'improviste pour tenter de retisser des liens brutalement rompus vingt ans auparavant en Algérie, pays de naissance de son « junior » devenu star. Si Étienne osait aborder ce sujet clé de son existence de façon aussi franche et directe – beaucoup moins métaphorique que sur *Duel au soleil* par exemple –, s'il acceptait enfin cette épaisseur et cette gravité longtemps fuies ou tamisées sous des euphories de façade, cette biographie avait alors un sens. L'auteur farouche de *Il ne dira pas* s'était lentement, patiemment, mûrement converti à cette idée que confiance ne signifie pas nécessairement impudeur, et que les blessures guérissent mieux à l'air libre, à travers ces armistices qui succèdent aux guerres autodéclarées. Même si ça peut prêter à sourire, car il n'est pas d'image plus inoffensive et plus pacifique que la sienne, Étienne Daho a souvent utilisé le mot « guerrier » pour parler de lui-même, jusqu'à employer encore ce terme dans la chanson *Boulevard des Capucines*. Parce que la guerre, en

Une histoire d'Étienne Daho

l'occurrence la guerre d'Algérie, est au cœur de son histoire familiale. Parce que l'esprit guerrier, celui qui pousse à sublimer sa condition ou ses forces pour atteindre un but vital, constitue l'une des clés de sa réussite d'artiste. J'aurais pu dépeindre dans cette biographie uniquement les années qui précèdent l'enregistrement de son premier album et cela aurait été suffisant à presque tout appréhender de l'œuvre d'Étienne Daho, qui a fantasmé, envisagé, calculé sa vie de chanteur et de musicien avant même de l'accomplir. *Mythomane* prémonitoire, armé d'une détermination de fer mais assez flexible et souple au sein d'une génération rigide pour se glisser dans le bon pli au bon moment, Daho le Rennais incarne ainsi l'outsider vaillant qui coiffe au poteau tous les favoris. Se payant même le luxe de briller encore des décennies plus tard du même éclat alors que le souvenir de tant de rivaux n'est que tas de poussière relégué dans des recoins de mémoire.

En cette année 2008, Étienne Daho célèbre les 30 ans d'un fameux concert des Stinky Toys qu'il avait organisé à Rennes, un soir de décembre 1978, et qui détermina tant de choses pour la suite. Il enregistre depuis plus d'un quart de siècle des disques, consacrés de fortunes commerciales diverses mais qui ne laissent jamais indifférents, et il se produit régulièrement en concert devant des salles aussi pleines que pleines d'enthousiasme. Entre *Mythomane* (1981) et *L'Invitation* (2007), il a mûri, s'est épanoui et s'est bonifié sans afficher la moindre trace d'usure et de lassitude. Son dernier album est l'un des plus audacieux, musicalement comme au niveau des textes, parmi la dizaine qu'il a sortie à ce jour, ce qui est déjà une sorte d'exploit dans un pays où le conformisme musical finit toujours par gagner ceux qui semblaient programmés génétiquement pour y échapper. Ce pays du génial

Introduction

Gainsbourg et du banal Gainsbarre, du Polnareff grandiose de 1966-1973 et de son fantôme grotesque d'aujourd'hui. Daho échappe ainsi à la sclérose artistique car il reste avant tout un auditeur en éveil des sons les plus neufs, comme lorsqu'au sortir de l'adolescence il furetait dans les bacs des disquaires rennais à la recherche d'une perle inconnue, d'un nouveau rythme sauvage à apprivoiser ou d'un arôme inédit dont il se laisserait envahir. Contrairement à pas mal d'artistes qui ne vivent et ne créent qu'entourés de leur propre oxygène, imperméables ou presque à la traversée de courants extérieurs, Étienne Daho a toujours été et restera toujours un amateur de musique, un songwriter sous influence. Son admiration précoce pour des artistes aussi divers que les Beach Boys, Syd Barrett, Françoise Hardy, la Motown ou le Velvet Underground a en outre déterminé un niveau d'exigence plutôt élevé, une attirance vers une certaine « aristocratie » dont il n'a jamais trahi les fondements. C'est d'ailleurs l'une des raisons de sa longévité : en évitant soigneusement d'aller contre sa nature profonde, il s'est prémuni contre les courants d'air du temps qui peuvent claquer des portes plus qu'ils ne permettent d'en ouvrir. Certes, la musique de Daho accompagne harmonieusement les différentes époques qu'elle a traversées, mais si on y regarde attentivement, elle aura plus volontiers indiqué les tendances et les couleurs qu'elle n'aura été contrainte de les épouser par force. Émissaire élégant au pays des variétés vulgaires, homme de goût nourri à la pop culture anglo-saxonne tout en étant l'héritier d'un évident classicisme français, Étienne Daho est l'hybride idéal de ce qui a façonné culturellement le monde de l'après-guerre. C'est un existentialiste pop qui a émergé au cœur de la décennie de la pub et des paillettes. Son ADN musical contient des traces de Saint-Germain-des-Prés, du Swingin' London

TABLE DES MATIÈRES

| | |
|---|-----|
| Prélude : Teenage idol | 7 |
| Introduction : Il ne dira pas | 13 |
| Cette histoire commence : (1978-1979) | 25 |
| Un Dorian Gray new wave : (1980-1981) | 49 |
| Le grand éveil : (1982-1984) | 73 |
| Tombé au chant d'honneur : (1985) | 93 |
| Dahomaniaques : (1986) | 113 |
| Une enfance à « la radieuse » : (1956-1966) | 139 |
| La gloire ou le caniveau : (1967-1976) | 157 |
| Daho in blue : (1987-1989) | 167 |
| Envie d'ailleurs : (1990-1991) | 189 |
| Domage que tu sois mort : (1992-1995) | 207 |
| Au (re)commencement : (1996-1998) | 227 |
| Le meilleur de moi-même : (1998-2001) | 247 |
| Un monde réévolué : (2002-2004) | 267 |
| Et la vie continuera : (2005-2008) | 283 |
| Discographie etc..... | 303 |
| Remerciements..... | 313 |
| Légendes du cahier photos..... | 315 |

Composition et mise en pages



NORD COMPO
m u l t i m é d i a

N° d'édition : L.01ELIN000127.N001
Dépôt légal : novembre 2008